



FÉVRIER 1852

Amputation de deux doigts.....	2
Placotage au magasin général.....	4
Formation des équipes.....	7
La vengeance des filles.....	10
Arbitres et juges de lignes.....	13
Pratique de hockey sans crottin.....	15
Partie de hockey mémorable.....	19
Médecin et apothicaire.....	22
Tentative de vol à l'auberge.....	24
Trajet de la course de raquette.....	27
Paris sur la course de raquette.....	29



Amputation de deux doigts

Prologue, dimanche 1er février 1852

Il y a déjà quatre jours que les enfants ont été retrouvés. Partout dans les foyers du village, la triste histoire de l'effondrement des tunnels est le principal sujet de conversation. Trois des enfants s'en sont tirés indemnes, mais, pour Paulin Larose, le cauchemar n'est pas encore terminé.

À la sortie de l'église, les paroissiens se regroupent autour de monsieur Larose.

— Comment se porte votre fils? demande monsieur Lambert.

— La fièvre n'est pas encore tombée et ses engelures aux mains inquiètent le docteur Harris. Et vous, votre garçon, comment se porte-t-il?

— Il a eu plus de peur que de mal! Bien nourri et au chaud, il s'est vite remis de ses émotions. Mais il se fait du bien mauvais sang pour votre garçon. Après tout, Paulin lui a prêté ses mitasses. Le jeune se fait vraiment du souci et il dit que c'est de sa faute si votre Paulin est si malade.

Chez monsieur Larose, Charles Harris observe encore une fois les mains de Paulin. À la vue des marques de gangrène laissées par les morsures du froid, il décide de passer aux actes. Et ce ne sera pas une partie de plaisir.

Monsieur Larose arrive justement de la messe. Il ouvre la porte: sa femme et le docteur l'attendent. À l'air soucieux du médecin, il comprend que quelque chose de grave est sur le point de se produire.

— Qu'est-ce qu'il y a docteur?

— Je dois absolument lui amputer deux doigts de la main gauche! La gangrène gagne du terrain et si j'attends, c'est toute la main qui y passera!

— Je viens de prier le bon Dieu pour qu'il lui donne forces et courage dans son épreuve. Il en aura bien besoin. Nous aussi d'ailleurs! Allez docteur, faites le nécessaire.

Jérémie Larose regarde alors intensément son épouse qui a les larmes aux yeux. S'il le pouvait, Larose donnerait ses deux mains pour épargner son fils des douleurs de



l'amputation. Il regarde donc sa femme d'un air résigné et tente de se montrer plus fort qu'elle en retenant ses larmes.

— Avez-vous besoin d'aide docteur, demande-t-il alors d'une voix tremblante?

— Non mon bon monsieur, j'ai mandé les services de mon ami l'apothicaire qui est en visite chez moi. Je l'ai déjà envoyé quérir, il sera ici sous peu!

— Il faut faire sortir Édith de la chambre, lance nerveusement madame Larose. Mais ce sera difficile, car elle veille sur son frère depuis son retour, ajoute-t-elle en laissant échapper un soupir qui en dit long.

— Je vais tenter de lui expliquer, dit le docteur. Elle comprendra que c'est pour le bien de son frère.

L'apothicaire prépare l'eau chaude et les bandages et finalement tout est en place pour que les deux hommes procèdent à l'opération chirurgicale.

Pour Paulin, les tunnels sous la neige, c'est bien fini. Il faudra qu'il pense à autre chose et qu'il ait beaucoup de courage. Espérons que le bon Dieu a entendu la prière de monsieur Larose et qu'il donnera des forces à Paulin afin qu'il puisse apercevoir la lumière au bout du tunnel...

Augustin Lebeau, journaliste



Placotage au magasin général

Prologue, mardi 3 février 1852

Ce matin, Mathilde Duchesne se rend au magasin général.

Madame Pauline Lemieux a le nez dans la fenêtre du presbytère qui donne sur le magasin général. Elle voit une silhouette filer à toute allure vers le magasin général.

— Tiens c'est madame la juge de paix.

Étonné, monsieur le curé Chandonnay lui dit:

— Eh bien! vous avez des dons, car moi je ne reconnais pas un évêque à vingt pieds!

— Ben non je n'ai pas de don, simplement l'esprit de déduction. Qu'est-ce qui est rouge comme un coq et trotte comme une petite souris? C'est madame Duchesne. Pas d'erreur. Avec un manteau d'un rouge si criard, même une taupe la reconnaîtrait!

— C'est vrai qu'elle semble pressée, dit monsieur le curé qui s'est approché de la fenêtre.

Mathilde pousse promptement la porte du magasin. La clochette se fait entendre. Anabelle est occupée à placer des tissus sur les étagères. À la vue de la cliente, elle esquisse un large sourire. Il y a quelque temps qu'elle n'a pas vu son amie la romancière.

— Vite! Anabelle, j'ai besoin d'une rame de papier, deux bouteilles de ta meilleure encre et une plume de qualité.

— Oh! Toi, tu as une idée de roman, lance joyeusement Anabelle.

— J'ai une idée formidable! J'en suis encore toute chavirée! Est-ce que tu connais le Polonais, Ovide Polansky?

— Bien sûr que je le connais. Il est fort comme trois. Il demeure chez son oncle Georges Rasmussen. C'est lui qui vient faire les commissions. Il ne rechigne jamais, j'te dis qu'il est vaillant! Avant que les glaces ne figent la rivière pour toute la saison, il est venu avec Bill et Boulé, les deux meilleurs chevaux de trait de son oncle et il a aidé Eustache à tirer la goélette jusqu'à ses quartiers d'hiver. Ça fait pas longtemps qu'il est au village et comme il est plutôt silencieux j'en connais peu sur lui! Mais il parle très bien le français même si son accent est parfois difficile à comprendre!

— Il est venu faire quelques travaux pour mon époux hier et nous avons longuement parlé! Il m'a raconté quelques péripéties depuis son départ précipité de Pologne et ...

Mathilde devient songeuse et tourne les yeux en direction des étagères. Un grand soupir laisse entendre qu'elle ne poursuivra pas sa phrase.



— Eh ben! ma Mathilde, t'as le tour de faire parler les gens. Avec moi, le Polonais ne brille pas par son art du bavardage. Il oublie même ce qu'il était venu chercher!

— Tu sais, Anabelle, les hommes forts sont souvent de grands timides et une belle femme comme toi doit sûrement l'intimider!

Anabelle rougit...

— Bon! Si tu me racontais comment tu as fait pour lui tirer les «vers du nez» à ce grand timide! reprend-elle enjouée.

— Rien de plus facile : comme il admire les hommes forts, je lui ai parlé des exploits de Jos Montferrand. Je lui ai dit que mon mari le connaissait et que parfois il venait nous visiter. Je lui ai fait la promesse de l'envoyer quérir à sa prochaine visite. Il m'a parlé de sa vie en Pologne. J'te dis que ça va faire une histoire formidable! Et toi, Anabelle mon amie, comment vont les affaires?



— Comme tu sais, avant la tempête on a été très occupé et puis nous sommes restés plusieurs jours sans voir personne. À propos, c'est terrible ce qui est arrivé au jeune Larose! Déjà que les enfants ont éprouvé une peur bleue, était-ce nécessaire que Paulin subisse en plus une telle épreuve? C'est payer beaucoup pour une folie de jeunesse, non? Mais il paraît qu'il traverse cette épreuve du bon Dieu avec beaucoup de courage et de résignation.

— C'est fait fort et ça veut vivre. Pardonne-moi de faire du coq-à-l'âne Anabelle, mais connais-tu une certaine Clarisse?

— Clarisse qui? Est-ce qu'elle vient de s'établir au village?

— Non, mais elle sait tout sur le village et sur tout le monde! Des enfants du futur m'ont dit qu'elle avait accès aux registres officiels.

— Ben voyons donc Mathilde comment peut-elle tout connaître sans que nous sachions qui elle est! Ça tient pas debout! Le diable en personne, voilà!

— Quand même! Mais ça m'intrigue vraiment et pour tout t'avouer, ça m'inquiète, renchérit Mathilde.

— Cesse d'y jongler, c'est pas bon pour le cœur! À propos de cœur ou plutôt d'histoires de cœur, est-ce que tu sais que le jeune Luc Papineau et Jane-Edith Caldwell se fréquentent régulièrement? Il y a une idylle là-dessous!



— Ben voyons Mathilde c'est un secret de Polichinelle! Je les vois parfois assis près du quai! En parlant d'idylle, est-ce qu'une jeune fille fréquente un de tes deux grands garçons?

Mathilde Duchesne est quelque peu confuse par la dernière question de son amie. La tristesse s'installe subitement sur son visage. Elle pense à ses deux «vieux garçons» endurcis. Anabelle constate que son amie a de la peine. Il faut que je lui change les idées, pense-t-elle.

— J'ai entendu dire que six de tes tourtières ont disparu!

À ces mots, Mathilde sort de sa tristesse et se met à rire de bon cœur.

— C'est sûrement Augustin Lebeau qui t'a raconté cette histoire-là. Il était même prêt à titrer dans La Jasette : «Six délicieuses tourtières sont portées disparues. Le capitaine de la milice est à la recherche des voleurs qui comparaitront en cour sous la présidence de son honorable juge de paix, Donald Laprise. Une sévère condamnation les attend!»

— Et est-ce qu'il y aura vraiment un procès? demande mi-sérieuse Anabelle. Est-ce que vous détenez le coupable? Qui est-ce? Allez, allez dis-le moi! Je donne ma langue au chat!

— Ben justement! Ce sont mes chats qui ont dévalisé le garde-manger.

La bonne humeur a repris sa place et les deux amies s'embrassent! Elles en ont sûrement encore pour quelques heures à placoter!

Augustin Lebeau, journaliste



Formation des équipes

Prologue, mercredi 4 février 1852

Ce matin, les enfants n'ont pas tardé à entrer en classe. C'est aujourd'hui que mademoiselle Élisabeth Tremblay forme les équipes pour la partie de hockey prévue pour dimanche.

Mais, avant de passer à cette question, elle demande aux enfants de garder silence et de prier pour Paulin Larose afin qu'il se rétablisse vite et revienne en classe. Tous ferment les yeux et joignent les mains. Dans leur cœur, ils prient pour Paulin.

Puis, elle frappe des mains pour ramener les enfants de leur tristesse.

— Je vais vous lire les règlements du jeu et comme ça on pourra ensemble éclaircir les points obscurs. Bon, soyons organisés. Maxime, tu vas aller au tableau noir, prendre la craie et écrire : nombre de joueurs: six de chaque côté. J'en profite pour faire la leçon d'arithmétique. Il va falloir m'additionner tous ces chiffres! Pierre, si six joueurs composent chaque équipe et qu'il faut deux équipes, combien de joueurs avons-nous en tout?

Pierre est tout excité, plus par l'idée de la partie que par l'idée de résoudre le problème que mademoiselle lui a soumis.

— C'est facile mademoiselle; $6 + 6$ font 12. Il faudra choisir 12 joueurs.

La réponse rapide de Pierre épate les petits qui sont encore en train de compter sur leurs doigts.

— Nous aurons donc 12 joueurs. Dans chaque équipe, il y aura un gardien de but, 2 joueurs à la défense et 3 joueurs à l'avant.

— À la défense de quoi mademoiselle et à l'avant de qui, demande Pauline Papineau?

— Bonne question, ma petite. Nous réfléchirons à tout ça quand nous aurons terminé d'inscrire tous les renseignements que nos amis du futur nous ont fournis, dit-elle, bien embarrassée par la question.



— Moi, j'sais, clame Venance Cloutier. Si vous voulez bien m'dame, je vais vous faire un dessin au tableau.

Mademoiselle Élisabeth acquiesce de la tête et Venance se rend tout joyeux au tableau. Sur le tableau noir, le jeune indien trace un grand rectangle. Il y dispose des petits cercles. Douze en tout. Et avec sa craie et ses deux bras, il explique aux enfants ébahis par tant de connaissances.

— C'est facile, c'est comme à la crosse. Il y a deux gardiens de but qui empêcheront la rondelle, c'est-à-dire le crottin, de passer entre deux poteaux. Les défenses aident le gardien à défendre son but. Les avants foncent à l'avant du jeu pour mettre le crottin dans le but adverse et les ailiés se tiennent sur les côtés du jeu, comme les ailes d'un oiseau, et aident les avants à monter le crottin à l'autre bout.

Le résultat est assez impressionnant : un rectangle rempli de lignes et de flèches entremêlées de petits cercles et de barbouillage où seul Venance semble s'y retrouver. Estomaqués, les yeux ronds comme des boutons, les enfants se grattent la tête. On n'y comprend rien, mais comme cela arrive souvent, on ne veut pas passer pour un ignorant en posant une question après une si brillante démonstration.

— Est-ce que tout le monde aura son crottin, demande finalement Pauline?

Les éclats de rire fusent.

— Ben non, voyons! il y a une seule rondelle et tous les joueurs tenteront de la mettre dans le but adverse.

— Mais il va y avoir de la chicane, ajoute Pauline, pas convaincue de la réponse de Venance.

— Ben ça arrive souvent, ajoute Venance et c'est pourquoi c'est pas un sport de filles.

— C'est pas un sport de filles parce que c'est un jeu idiot, lance Pauline choquée de la réponse de Venance.

Évidemment une telle répartie provoque le chahut dans la classe. Les filles acquiescent et les garçons lancent des «hou hou» pour signifier leur désapprobation.

— Silence, ça suffit, tonne mademoiselle Tremblay. Calmez-vous, je vais nommer les deux capitaines. Ce seront Guillaume Rasmussen et Mathieu Martin.

Des hourras bruyants se font entendre. Les écoliers sont contents de ce choix. Guillaume et Mathieu sont reconnus pour leur habileté et leur force dans tous les jeux. Ils sont reconnus aussi pour être respectueux des règles et justes envers leurs équipiers.

— C'est à vous deux de choisir les membres de votre équipe. Vous allez tirer à la courte paille pour déterminer qui choisira le premier joueur.



L'instant est important! Les deux capitaines s'avancent solennellement. Puis, ils regardent la classe: déjà ils ont une bonne idée. Mathieu choisit une paille et la cache derrière son dos. Guillaume prend l'autre et fait de même. Puis, ensemble, ils montrent leur paille à mademoiselle Élisabeth. C'est Mathieu qui gagne le droit de choisir le premier joueur. Un lourd silence envahit la classe.

Équipe de Mathieu Martin (les Habitants de Montréal/rouge): Denis Tremblay, François-de-Sales Martin, René Lebeau, François-Régis Simard, Charles Bernier.

L'équipe de Guillaume Rasmussen (les Habitants de Québec/bleu): Jean-Marie Lavoie, Bernard Hamelin, Mathews Harris, Anthony Prologue et Roland Bergeron.

Augustin Lebeau, journaliste



La vengeance des filles

Prologue, jeudi 5 février 1852

Après la classe, Pauline Papineau se retrouve à la tête d'une douzaine de grandes filles offusquées d'être écartées de la partie qui se prépare.

— Il ne sera pas dit dans le village que les filles sont des peureuses et des incapables! On est assez bonnes pour aider à tous les travaux de la ferme, mais pas assez bonnes pour jouer au hockey!

Cette dernière remarque fait réfléchir les filles, car la personne qui l'a faite a une réputation de «femme forte» dans le village. À la ferme de son père, c'est elle qui aide le plus, car ses frères sont de nature chétive. Sa stature en impose, faut croire que le Créateur lui a donné toute la force et la santé qu'il a refusées aux garçons de la famille. Elle est très grande et aucun garçon ne lui fait peur.

— Une chance pour eux qu'ils sont pas là ces enfants du futur, car, je leur laverais la langue avec du savon du pays et pis je leur froterais les oreilles avec des plumes de chapons, lance la «bavasseuse» que l'occasion rend tout à coup bien brave!

— Celui qui pense nous exclure du jeu va le regretter amèrement, lance Pauline, les yeux exorbités par la colère.

— On va leur montrer... on va leur montrer, répète-t-elle sans cesse.

— On va leur montrer quoi et comment, finit par demander timidement Marianne Tudor?

— On va leur montrer qu'on est pas des «bonnes à rien» et comment on va leur montrer? Je sais pas encore! Nous avons toute la nuit pour y réfléchir et trouver une solution! Je vous donne rendez-vous jeudi, après la classe, à l'entrée du cimetière! Et que personne n'en parle à qui que ce soit! Il ne faut pas que les garçons soient au courant de nos projets! C'est bien compris les filles, demande Pauline? En attendant «motus et bouche cousue»!



— Non! personne ne va nous mettre de côté comme ça, dit énergiquement la petite Édith Larose qui s'était furtivement mêlée au groupe des grandes.

Pendant ce temps, Élisabeth Tremblay, Pauline Lemieux et Jeanne Fréchette sont rassemblées au magasin général pour aider Anabelle et sa belle-mère à préparer l'équipement des joueurs.

— Ouais, ce ne sera pas facile constate Jeanne Fréchette. D'après les renseignements fournis par nos correspondants du futur, j'ai l'impression que les enfants vont ressembler à des chevaliers du Moyen Âge et que ce sont plutôt des armures qu'il faudrait leur trouver!

— C'est vrai ça, dit Pauline. Y pourront jamais courir avec des jambières, des coudes et des «paulettes» et...!

— Non... non, pas des «paulettes» Pauline, des «épaulettes», dit Anabelle en ricanant.

— Et si on commençait par le plus facile, propose doucement Anabelle! On va faire une liste de tout ce dont nous avons besoin pour constituer l'équipement.

— D'abord la rondelle: les enfants ont pensé qu'un crottin de cheval ferait bien l'affaire! Depuis mercredi on les voit se promener le nez par terre et on les voit discuter et comparer leurs crottins. Le mien est plus rond! Le mien est plus gros! Le mien est plus léger! Ils «cacassent» comme de vraies poulettes! Je ne sais pas s'ils se rendent compte à quel point ils font rire tous les vieux du village!

— Bon! va pour le crottin... enfin... va pour la rondelle. Si on parlait des bâtons de hockey! C'est le vieux Bergeron qui s'en est occupé. Plan en main, il a sculpté une trentaine de branches choisies spécialement pour l'occasion.

— Eustache, s'écrie Anabelle, apporte-moi un bâton de hockey pour que ces dames voient le travail de monsieur Bergeron!

— Oh! Lance mademoiselle Tremblay en voyant le bâton! C'est une merveille d'art! Ça ressemble beaucoup au dessin fourni par nos correspondants. Il y en a combien comme celui-là?

— Oh! une bonne trentaine! Ils ne sont pas tous aussi réussis que celui que nous avons vu. Quelques-uns sont un peu trop croches et je ne sais pas trop comment les garçons vont pouvoir retenir le crottin avec des palettes aussi recourbées. Mais rien n'est parfait et nous devons nous contenter de ce qui a été fait et bien fait.

— Monsieur Bellerive s'occupe de la patinoire. Il a déblayé une grande surface de la rivière et à la tombée de la nuit, avec quelques personnes, il y verse plusieurs tonneaux d'eau pour que la glace soit dure et uniforme. Avec son ami Jos Languille il a mesuré les dimensions et tracé les lignes bleues et rouges avec de la teinture. Pour les buts, il a utilisé de vieux filets de pêche attachés à des perches qu'il a fixés dans la glace. J'veus dis



que c'est toute une organisation! Il y a vraiment de quoi être fier de l'imagination de nos villageois!

— Pour les chandails, on pourrait, avec des bouts de tissu de couleur rouge et bleu, faire des brassards pour distinguer les deux équipes. J'ai, sur l'étagère du fond, de vieilles retailles qui feront très bien l'affaire!

Les femmes se mettent rapidement à la tâche et tout en travaillant, elles réfléchissent à ce qui pourrait servir pour fabriquer le reste de l'équipement.

— AIE! je me suis piquée, lance madame curé.

Puis, du même souffle elle s'écrie :

— Ça y est j'ai trouvé! Pour les jambières on va utiliser deux épaisseurs d'écorce de bouleau. On va coudre les deux écorces à un premier bout. Puis on va remplir le tout de paille. Ça va faire comme un coussin protecteur. Puis on fermera l'autre extrémité avec de la babiche. Pour que la jambière tienne sur la jambe, on ajoutera à chaque extrémité des cordons de babiche de manière à refermer le tout au-dessus du genou et sur la cheville. On va faire la même chose pour les coudes.

Les autres femmes sont estomaquées! Elles sont béates d'admiration! L'esprit divin vient de descendre sur madame Lemieux, pense Anabelle. C'est un signe du ciel: la partie de hockey semble plaire même au bon Dieu!

Augustin Lebeau, journaliste



Arbitres et juges de lignes

Prologue, vendredi 6 février 1852

Donald Laprise, le juge de paix du comté est désigné comme l'arbitre officiel de la fameuse partie de hockey. Ses fils, Jean Laprise, capitaine de milice et Pierre, homme de lettres et journaliste au *Courrier de Saint-Hyacinthe*, vont l'assister comme juges de lignes. Jean a d'ailleurs bien ri lorsqu'on lui a parlé pour la première fois d'être juge de lignes. Ce serait probablement la seule fois, au cours de sa vie, où il aurait à juger des lignes... Comme si des lignes pouvaient être jugées!

Ce soir, ils sont chez moi. Mademoiselle Tremblay nous honore de sa présence. C'est elle qui a les règlements. Il faut en prendre connaissance pour la pratique prévue samedi prochain. On s'exercera alors à faire appliquer les règles avant la rencontre officielle. Histoire de juger si les juges jugent bien et les joueurs «jouent», pardon, jouent selon les règles du jeu!

Pierre Laprise est ravi de revoir mademoiselle Tremblay, car cette belle ingénue lui a envoûté le cœur. Il est bien malheureux de l'indifférence de la jeune maîtresse d'école à son égard. Elle ne connaît pas les sentiments du journaliste qui est trop timide et ne lui a jamais déclaré sa flamme.

Plusieurs prétendants tournent autour d'elle et il ne se sent pas de taille à gagner son cœur. C'est en partie cette déception et la peur d'être la «risée» du village qui l'a poussé à quitter Prologue pour aller s'établir à Saint-Hyacinthe, mais, cela personne ne le sait et ne le saura jamais, à moins que...

Pierre Laprise est à ses réflexions lorsque Mademoiselle Tremblay s'adresse à son père. Cette voix merveilleuse le ramène à la réalité et une partie de son esprit se joint à la conversation, l'autre demeurant en contemplation devant la jeune femme.

— Monsieur Laprise, comment se porte votre épouse?, demande Élisabeth.

— Très bien, merci! Elle est toujours aussi agréable à vivre et je vous avouerai que sans elle je trouverais la vie bien triste. Mes fonctions de «juge à paix» m'éloignent souvent du village. Les talents d'écrivain de mon épouse me réconfortent. Il n'y a rien que j'apprécie



plus qu'une lettre d'elle. Ses histoires ne m'ennuient jamais et sa façon de raconter me charme. J'adore ses lettres! Je vous avouerai encore que si j'ai accepté de servir d'arbitre pour ce jeu loufoque, c'est dans l'espoir que mon action puisse me permettre d'entrer en communication avec des gens du futur qui pourraient m'expliquer comment on administre la justice à leur époque! Ça me changerait des petites misères de tous les jours!

— Et vous monsieur Pierre, vous qui connaissez tellement les gens d'ici! Qu'est-ce qui a bien pu vous décider à accepter ce rôle?

— La curiosité, répond le journaliste béat d'admiration.

Pierre Laprise est aux anges. Mademoiselle Tremblay lui adresse la parole. Les mots qui sortent de ces lèvres magnifiques chantent à son cœur comme une symphonie. Comme j'aimerais l'embrasser, pense-t-il. Finalement, il ajoute en prenant un air séducteur :

— Et puis, l'exercice de mon métier exige que je parcoure le comté à la recherche de la nouvelle qui intéressera le lecteur du Courrier de Saint-Hyacinthe.

— Commençons, propose alors mademoiselle Tremblay.

Augustin Lebeau, journaliste



Pratique de hockey sans crottin

Prologue, samedi 7 février 1852

Ce matin, personne ne s'est fait prier pour sortir du lit.

Dans les nombreux foyers de la seigneurie, les garçons et les filles ont accompli leurs tâches sans rechigner. Puis, progressivement ils ont quitté la maison pour se rendre à la patinoire.

Aujourd'hui, c'est journée de pratique! Les enfants et les grands ont bien hâte. Les garçons se sont donné rendez-vous au magasin général; histoire de voir à quoi pouvait bien ressembler leur équipement.

Les deux capitaines, Mathieu Martin dit Tudor et Guillaume Rasmussen, sont vite étonnés de la forme des jambières et des coudes! Ils se regardent sans oser dire quoi que ce soit.

— Ça alors! hurle René Lebeau sans prévenir. On va ressembler à l'épouvantail des Beaulieu que monsieur le curé a retrouvé dans son confessionnal. On va faire rire de nous autres.

Anabelle constate alors le désarroi des jeunes garçons.

— Ben voyons! avant de «chicaner», y faudrait peut-être essayer l'équipement. On a travaillé très fort et on a suivi les indications des enfants du futur. Et si ça suffit pas, essayez de vous imaginer à quoi ils peuvent bien avoir l'air ces fameux «hocketeux» du futur!

François-Régis Simard esquisse alors un large sourire. C'est qu'il a de l'imagination le Régis. Les autres garçons le regardent et ils se disent qu'elle doit être bien bonne!

Le jeune Harris est déjà prêt! Il a déjà fière allure avec son capot de serge bleu, ses mitasses et sa tuque. Ajoutez-y des jambières et des coudes en écorce de bouleau, un brassard d'un beau bleu indigo et il a l'air... bizarre... bizarre ou bigarré? Allez donc savoir!

— J'vous dis que c'est léger, lance-t-il comme pour réveiller les autres. Y faut vite s'habiller, mademoiselle Tremblay nous attend à la patinoire avec monsieur Laprise.

La torpeur fait place à la frénésie; chacun installe l'équipement par-dessus ses pantalons de grosse étoffe et par-dessus son capot. Tout à coup, une voix joyeuse enterre le brouhaha des garçons.

— Regardez-moi ça les enfants!

Jeanne Fréchette et madame Lemieux entrent dans la pièce les bras chargés de bâtons de hockey. L'instant est magique.



— Là tu parles! lance avec enthousiasme Charles Bernier.

Les gamins se lancent sur les bâtons. Ils ont vite fait de les empoigner et, dans un chahut indescriptible, ils quittent le magasin pour essayer le bâton avec un crottin.

— Non! non! Charles ce n'est pas la manière de tenir le bâton. La palette doit être au sol. Tu prends le bâton par le bout qui est droit. Comme ça ce sera plus facile de frapper le crottin!

— De quel côté y faut le tenir ce foutu bâton? Comment je place mes mains?

— J'sais pas plus que toi avoue Mathieu. Place-les comme tu te sens le mieux.

Pour quelques-uns, les premiers essais semblent très difficiles et les chutes sont fréquentes. Bientôt, la crainte de faire «rire de soi» fait place au fou rire général. Les garçons s'amuse de voir les autres affublés de ce « bougre d'équipement» et de tomber sur la neige durcie. Guillaume et Mathieu n'osent imaginer ce que ce sera sur la glace. Ils ont l'impression de s'être embarqués dans quelque chose de complètement fou!

Puis, parvenus à la patinoire, ils voient les filles qui forment un groupe impressionnant. Elles sont bien une vingtaine sans compter leurs mousses de petits frères et leurs coquines de petites sœurs. Elles sont là, dangereusement calmes, un petit sourire moqueur accroché sur les lèvres.

À la vue des garçons elles éclatent de rire; les larmes coulent sur leurs joues. Il y en a même qui se roulent par terre dans la neige.

Guillaume lève les yeux au ciel! Mathieu crie après ses joueurs qui sont plutôt à la fête qu'à leur affaire. Guillaume se dit qu'il faut demeurer digne.

Monsieur le curé Chandonnay est également là, près de Trefflé Bellerive et de Jos Languille. Les hommes semblent amusés de l'accoutrement des garçons.

Les deux capitaines rappellent leurs joueurs à l'ordre! Ils forment alors un cercle serré et écoutent en silence les paroles de leur chef respectif.

Messieurs Laprise père et fils sont prêts. Ils rejoignent les garçons pour leur expliquer la façon dont la partie doit être jouée.

— Il faut un gardien de but pour chaque équipe. Le jeune Roland Bergeron, pas très vite en calcul, s'empresse de compter: $1 + 1$, ça fait... Il n'a pas le temps de terminer son calcul qu'il se voit nommer gardien de but.

— Ça m'intéresse pas d'arrêter le crottin! J'vais sentir le diable et ma mère ne sera pas contente! Et pis je vais avoir «frette» à attendre le crottin! Attendre un lancer de crottin, on ne m'y reprendra plus!

— Holà! Pas de discussion, lance Guillaume.



Donald Laprise explique la position des autres joueurs : trois devant et deux derrière. Les défenseurs doivent aider leur gardien de but pour empêcher le crottin de pénétrer dans le but.

— Ça fait donc 3 gardiens de but par équipe lance fièrement Régis!

— Non... non... vous devez aider le gardien de but... pas garder les buts!

— C'est quoi la différence? lance l'insolent de l'équipe des Rouges.

Monsieur Laprise joint ses mains comme pour faire une prière. Il a l'air tellement solennel que les garçons comprennent qu'il vaut mieux se taire et faire ce qu'il dit. Après tout, monsieur le juge de paix a toujours le dernier mot!

— Monsieur Lavoie nous a fourni trois sifflets de marin. Lorsque vous entendrez le sifflet, il faut cesser de jouer. On va alors vous expliquer la raison de cet arrêt.

Roland Bergeron lève à son tour les yeux au ciel. J'vais geler tout rond, pense-t-il! Si on arrête tout le temps de jouer! Ça va prendre des heures et je vais sûrement mourir de froid. Y sont fous ces enfants du futur. Tu parles d'un jeu de «vilains»!

Puis, monsieur Laprise s'aperçoit que personne n'a chaussé les patins!

— Ça se joue en patin ce jeu-là! Qu'est-ce que vous faites avec vos bottes? Où sont vos patins? Vous avez vraiment les deux pieds dans la même bottine ce matin!

— Y'en a pas beaucoup dans le village qui ont des patins, explique Guillaume, très calme. On voulait être juste avec tout le monde!

— Mouais. Je vois... Votre sens de la justice vous honore mes enfants! Alors, soit! conclut le juge de paix. En place! La pratique débute.

Les deux centres sont prêts. Ils sont face à face et ils attendent le crottin, mais le crottin ne vient pas.

— Les filles n'ont pas cessé de rire depuis l'arrivée des garçons. Elles tapent furieusement dans leurs mains. Elles demandent que la partie commence. Elles crient pour les Rouges puis pour les Bleus, mais, qu'est-ce qu'elles crient au juste?

— Où est la rondelle? demande monsieur Laprise.

Tous se regardent. Chacun pense que l'autre a la rondelle. Il y avait un amas de crottin juste devant la cabane de monsieur Bellerive et maintenant il n'y a plus rien, tout a disparu et personne n'a rien vu.

— Il nous faut du crottin! crient Donald et Pierre Laprise.

Ce dernier a de la difficulté à dissimuler son amusement.



Pauline Papineau triomphe. Pas de crottin. Pas de partie. Édith Desrosiers, Chloé Lavoie et Berthe Scott sont en retrait. Elles semblent revenir du lieu d'un crime.

Monsieur Laprise jette un coup d'œil du côté des spectateurs. En voyant l'air satisfait des filles, il comprend la situation. Il est vrai que sa fonction a fait de lui un homme très perspicace. Il s'avance alors vers le groupe de filles. Où est le crottin? demande-t-il à celle qui lui paraît être la meneuse.

— J'sais pas, répond effrontément Pauline.

Monsieur Laprise essaie de garder son sérieux. Il sait qu'une autre partie est en train de se jouer et ce n'est pas du hockey. Puis, il s'adresse aux garçons.

— Les enfants vous allez parcourir les rues du village à la recherche d'un crottin assez dur pour servir de rondelle.

Le tableau est comique et peu à peu on voit les gens du village, cachés derrière leur fenêtre pour observer cette drôle de procession!

Les deux capitaines accoudés sur leur bâton regardent la scène et ils ne peuvent s'empêcher de sourire. Les filles ont gagné. Du moins, pour quelques minutes!



Augustin Lebeau, journaliste



Partie de hockey mémorable

Prologue, dimanche 8 février 1852

Les événements de la veille ont fait le tour du village. Ce matin, à la sortie de la messe, les gens se sont attroupés. On parle du mauvais coup des filles, car on sait maintenant qu'elles avaient fait disparaître tout le crottin amassé pour la partie. Connaissant maintenant la raison qui les a incités à jouer ce tour, on se demande pourquoi les gens du futur prétendent que ce n'est pas un jeu de filles.

— Peut-être que leurs filles sont pas assez fortes suggère timidement Eustache Lavoie. Moi mes filles, elles valent bien n'importe laquelle équipe de garçons et je défie quiconque de dire le contraire.

Plus tôt, Eustache Lavoie a même soumis l'idée de laisser jouer les filles dans une autre rencontre. L'idée fait du chemin chez plusieurs et surtout chez les filles.

Cela dit, nos diablesses ont accepté de restituer le butin volé et promis de ne plus jouer de méchants tours pour la partie de dimanche.

Pauline a mis fin au litige en ajoutant sur un ton railleur :

— Les garçons sont bien assez drôles sans nous. De vraies bêtes de foire! On ne veut rien manquer.

Après le dîner, c'est la descente à la patinoire.

Bientôt, on dénombre une centaine de personnes enthousiastes et bruyantes installées sur les «boutons» tout autour de la patinoire. L'œuvre de monsieur Bellerive et de Jos Languille est commentée avec admiration.

L'équipement des garçons étonne et amuse.

L'arbitre de la rencontre présente les équipes aux spectateurs: équipe de Mathieu Martin dit Tudor (les Habitants de Montréal/rouge): Denis Tremblay, François-de-Sales Martin, René Lebeau, François-Régis Simard, Charles Bernier.

L'équipe de Guillaume Rasmussen (les Habitants de Québec/bleu): Jean-Marie Lavoie, Bernard Hamelin, Mathews Harris, Anthony Prologue et Roland Bergeron. La partie commence. Les garçons sont malhabiles. Il est difficile de pousser la boule de crottin avec ce bâton recourbé. Mais, la pratique d'hier a servi. Les joueurs respectent leur position et jouent avec intensité.

La foule scande tour à tour le nom des joueurs qui s'animent sur la patinoire. C'est la fête.



Puis, Guillaume prend le crottin et réussit une montée vers le but adverse. Il s'élance de toutes ses forces et le crottin éclate, comme du verre, en mille morceaux et Guillaume se retrouve le derrière sur la patinoire.

Léon Simard se tape sur les cuisses. C'est qu'il encourage l'équipe des Rouges.

Eustache Lavoie ne trouve rien de drôle à voir ce valeureux capitaine dans une position si inconfortable.

— Léon, dit-il, faudrait pas rire des Bleus. Ce sont les meilleurs et j'te parie qu'ils vont gagner la partie.

— Ah oui!, tu paries qu'ils vont gagner. Soit, dit-il en sifflant. Je tiens le pari.

Pendant ce temps, sur la glace, les garçons se démènent «sans bon sens». Le jeu est parfois très bien fait.

Sur les «butons», plusieurs spectateurs ont le dos tourné au spectacle. Quelqu'un prend les paris. Monsieur le curé n'a encore rien vu, occupé qu'il est à manifester son enthousiasme.

Puis, Mathieu Martin dit Tudor, sur une belle passe de Denis Tremblay, marque le premier but pour l'équipe des Rouges.

Léon Simard et Eustache Lavoie, deux grands rivaux dans la vraie vie, commencent à «s'échauffer». Le ton monte entre les deux hommes et les paroles échangées n'ont rien à voir avec la partie. Heureusement monsieur le curé Chandonnay intervient et se place entre eux. Les jeunes du futur ne disaient pas que le hockey nécessitait aussi un arbitre dans les estrades! En tous les cas, monsieur le curé fait très bien l'affaire...

Mais, sur la patinoire, l'action se corse. Quelques joueurs, moins rapides que les autres s'accrochent au capot de leurs adversaires pour les empêcher de marquer. Bernard Hamelin en a assez: il pousse violemment François-de-Sales Martin qui a fait quelque 10 pieds accrochés à son capot!

Monsieur Laprise donne une «punition» au jeune Bernard, et cela sans avoir sanctionné l'accrochage de l'autre. Les spectateurs sont divisés. Plusieurs huent l'arbitre. D'autres applaudissent. Bientôt la bonne humeur fait place à l'agressivité. Quelques spectateurs se bousculent. Quelques-uns glissent de leur monticule pour aboutir sur la patinoire. Plusieurs joueurs sont renversés. C'est la débâcle. La partie tourne à la rigolade!



Une mêlée générale s'ensuit. Même les filles s'en mêlent. Le spectacle est étonnant. Messieurs Laprise, père et fils ont beau s'étriver à souffler dans leurs sifflets, personne n'entend. Les balles de neige fusent de toute part. C'est un véritable champ de bataille. Comme on s'amuse!

Augustin Lebeau, journaliste



Médecin et apothicaire

Prologue, mercredi 18 février 1852

Le médecin et l'apothicaire bavardent des affaires du village. L'intervention qu'ils ont réalisée ensemble sur le jeune Paulin Larose a fait ressortir le respect qu'ils se portent mutuellement et cimenté leur jeune amitié.

Oscar Pépin est en visite chez le docteur Harris depuis quelque temps déjà. Rien ne le presse. Depuis qu'il est veuf et sans enfant, il se sent bien seul. L'été dernier, il a rencontré Charles Harris au marché à Saurel. Les deux hommes ont lié amitié et Charles a convaincu Oscar de venir voir s'il lui serait profitable de s'établir à Prologue, car le comté aurait bien besoin d'un apothicaire.

Les deux hommes se promènent le long du chemin qui borde la montagne et discutent de choses et d'autres.

— Vous demeurez dans un bien bel endroit mon ami. Le rang des Anglais et la montagne sont vraiment enchanteurs. Quel magnifique domaine vous avez! Vous devez être heureux de vivre ici!

— Je vis ici depuis mon retour de Québec où j'ai complété mes études de médecine. J'ai installé mon cabinet seulement depuis quelques années et je parcours les limites du village, de la paroisse et des environs.

— Malgré votre travail, vous devez vous sentir bien seul! Mais vous verrez, la famille viendra bien assez vite et vous n'aurez plus de temps pour vous. J'en sais quelque chose!

— Que Dieu vous entende! Car je n'ai pas encore trouvé l'âme sœur qui accepterait de vivre sous le même toit que ma maîtresse: la médecine. Et puis, le départ de ma sœur Élisabeth a renforcé ce sentiment de vide et de solitude. Ah! Si seulement je pouvais rencontrer l'amour de ma vie!

— Qui vivra verra mon cher ami...

— Passons maintenant aux choses sérieuses! Dites-moi, Oscar, connaissez-vous le chirurgien James Douglas?

— Qui ne connaît pas cet homme! On en parle en bien ou en mal, mais ses manières et ses talents ne laissent personne indifférent!

— Je fus son élève : il m'a tout appris de son art. Or, j'ai reçu dernièrement une lettre de lui en provenance d'Égypte. Deux mois plus tôt, il était en Italie. Il voyage beaucoup depuis deux, trois ans. Vous saviez que la maladie l'a forcé à abandonner la chirurgie?

— Première nouvelle que j'en ai! Est-ce grave? Lui seul le sait sans doute. Et comme tout bon médecin, il refuse de se faire soigner n'est-ce pas?

— On ne peut rien vous cacher! Les cordonniers sont les plus mal chaussés comme on dit. Mais plutôt que de se comporter en grand malade, de susciter la pitié et de prendre le lit



pour ne plus jamais s'en relever a décidé de prendre la route. La route, le voyage! Et pas la porte d'à-côté, non monsieur! Tenez, je viens de recevoir une lettre d'Égypte! Quel diable d'homme!

— En effet, cela force l'admiration! Quel âge peut-il bien avoir? Il n'est plus jeune, jeune, hein?

— Oh! Il doit certainement avoir la cinquantaine. Mais quelle vie bien remplie! Si je parviens à faire la moitié de ce qu'il a fait, je pourrai mourir fier et heureux!

— L'histoire de sa vie est une fabuleuse aventure. Il est arrivé à Québec avec sa jeune femme en mars 1826. Il était déjà un chirurgien habile et très instruit. Il venait des États-Unis qu'il avait dû quitter en vitesse, car il y avait disséqué deux cadavres et craignait d'être poursuivi en justice.

— Comme vous savez Oscar, cette pratique était sévèrement punie. Il venait du comté d'Angus en Écosse et son père était pasteur méthodiste.

— Vous savez, il a fait un très beau travail à l'asile, poursuit le docteur Harris. J'ai déjà visité les lieux où l'on gardait les «furieux». Ces «pauvres» vivaient dans de minuscules loges qui n'avaient que deux ouvertures. Une en haut qui laissait entrer un peu de lumière et l'autre dans le centre de la pièce pour les excréments. «Les furieux» n'en sortaient qu'une fois par semaine pour permettre le nettoyage. James Douglas a changé tout cela; il leur a fait enlever les fers et les chaînes et a fait sortir ces soi-disant «furieux» de leur «trou». L'expérience a été concluante et maintenant, ils sont doux et dociles comme des agneaux. C'était des conditions terribles. Malgré son succès, le docteur Douglas s'est fait des ennemis. Il faut dire que son caractère un peu autoritaire n'arrangeait pas toujours les choses.

— Oui!, j'ai entendu dire qu'il n'était pas facile d'approche et que professionnellement il avait certaines prétentions. Mais vous savez Charles, les gens qui changent vraiment les choses bousculent bien des gens!

— Oh! quelqu'un vient au loin! On me réclame peut-être. Si vous le désirez Oscar, nous reprendrons cette conversation un autre jour! Rentrons.



Augustin Lebeau, journaliste



Tentative de vol à l'auberge

Prologue, lundi 23 février 1852

Maurice Leblanc est un homme prospère. Avec son épouse Thérèse Chiasson, il dirige «L'Harfang des Neiges». Lorsque des clients causent du désordre, Thérèse fait preuve de caractère. Elle sort de sa cuisine avec son immense rouleau à pâte et se plante devant les trouble-fête, les bras croisés sur la poitrine, le rouleau en position. Le calme revient aussitôt, car personne ne veut goûter à son rouleau; ce que l'on veut goûter c'est sa tarte aux pommes!

Maurice et Thérèse ont bon cœur et ne refusent jamais le gîte à une personne dans le besoin. Aujourd'hui, en ce lundi 23 février 1852, le temps n'est pas clément. Depuis quelques jours, la paroisse essuie un froid intense et de forts vents balaient tout ce qui n'est pas bien amarré. C'est justement dans cette tourmente qu'un quêteux, inconnu des paroissiens, se présente à l'auberge.

Les vitres sont givrées et Maurice ne voit pas très bien le visage de l'individu qui frappe à sa porte. Une curieuse impression l'envahit et il ressent un léger vertige. C'est sûrement la fatigue des derniers jours, se dit-il. Puis, devant l'insistance de l'inconnu qui ne cesse de frapper, il ouvre.

— Entrez vite monsieur, on ne chauffe pas le dehors! dit-il.

Le quêteux entre et se frotte nerveusement les mains.

— Enlevez votre capot et allez vous réchauffer près du feu. Je vais aller quérir ma femme pour qu'elle vous prépare un petit goûter.

Le regard de l'homme fait rapidement le tour de toutes les pièces et se pose sur l'individu qui somnole dans la petite pièce de lecture. Monsieur l'ingénieur vient de s'assoupir! Il se dirige vers l'homme lorsqu'il est interrompu par Thérèse qui arrive avec un bol de «souponne» bien chaude.

Elle salue gentiment l'homme et lui demande de s'installer à une table près du foyer de manière à ce qu'il se réchauffe plus rapidement.

Sans remercier, le quêteux suit silencieusement son hôte.

Il esquisse un timide sourire et fait signe qu'il n'entend ni ne parle!

— Un sourd et muet se dit Thérèse! Pauvre homme!

Dans l'auberge, la plupart des clients sont déjà montés à leur chambre, sauf monsieur MacPherson.



Le quêteux a faim! Il mange tout ce que les aubergistes lui apportent et finit son repas avec une pointe de la fameuse tarte aux pommes de Thérèse.

— À sa manière, il fait comprendre qu'il apprécie toutes les gentillesse du couple. Il bâille pour signifier qu'il aimerait dormir.

Maurice lui fait signe de le suivre. Un banc spécialement aménagé pour les quêteux est à l'écart dans la cuisine, près de la cheminée.

Puis, voyant l'homme s'installer pour la nuit, Maurice réveille l'ingénieur pour qu'il monte à sa chambre. Enfin, il rejoint Thérèse.

— Écoute Thérèse, je sens que quelque chose va se produire! Depuis l'arrivée du quêteux, j'ai comme un vertige!

— Tu as trop d'imagination, mon ami. Tu as besoin de sommeil!

Au milieu de la nuit, Maurice et Thérèse sont réveillés par un cri effrayant.

Fanal en main, Maurice descend le grand escalier qui mène à la grande salle. Là, dans l'obscurité, il voit des mains lumineuses qui s'agitent dans toutes les directions. Il s'approche et grâce à la lueur du fanal, il reconnaît le quêteux de la veille, gesticulant et hurlant comme un damné.

— Ben voyons, dit Maurice, il était sourd et muet à son arrivée et voilà maintenant qu'il crie de toutes ses forces. Mais... Il a les mains phosphorescentes! Oh! mon Dieu, la cagnotte, il a tenté de voler notre argent!

Il se met à la poursuite du prétendu pauvre homme, mais ce dernier, à la vue de l'aubergiste s'enfuit dans la cuisine pour sortir par la porte de derrière.

Thérèse est venue rejoindre son époux qui lui explique alors qu'ils ont été victimes d'une tentative de vol.

— Heureusement que tu laisses toujours ton fameux piège dans la cagnotte, lui dit Thérèse essoufflée par l'aventure.

— Oui, le souffle lui a fait une peur bleue. Si tu l'avais vu se regarder les mains! Il croyait sûrement qu'elles étaient en feu ou que le diable en avait pris possession.

Les clients arrivent les uns après les autres au pied de l'escalier, endormis et quelque peu apeurés par les bruits qui les ont tirés de leur sommeil.



— Tout est calme maintenant, retournez vous coucher et n'ayez crainte, dit Maurice en se voulant rassurant.

— Nous irons voir monsieur le juge à paix dans la matinée et nous lui donnerons la description de ce faux sourd et muet. Il pourra émettre un avis de recherche et une ordonnance demandant aux habitants d'être prudents, ajoute-t-il d'un trait.

— Bon, il n'y a plus rien à faire, mon momo, verrouille bien toutes les portes et viens me rejoindre, dit Thérèse.

Maurice observe par la fenêtre. Le vent est tombé. Le ciel est rempli d'étoiles et la lune trace un long chemin lumineux qui semble mener directement à l'église.

Les anges ont pris soin de nous ce soir, se dit-il en son for intérieur. Avant de monter, il fait un salut de la main en direction du firmament et à sa manière, il remercie sa bonne étoile.

Augustin Lebeau, journaliste



Trajet de la course de raquette

Prologue, vendredi 27 février 1852

Ce matin, en classe, mademoiselle Tremblay a tout un programme.

— Écoutez bien ce que j'ai à vous dire! Comme chaque année, le seigneur Prologue organise une course de raquettes qui met en compétition plusieurs de ses amis de Montréal et les meilleurs raquetteurs du territoire. Il m'a demandé de réaliser le tracé de la course avec vous! Il m'a promis un prix en argent pour ceux et celles qui résoudront les problèmes que je vous expose dès maintenant. Les gagnants recevront leur prix en même temps que le champion de cette course de raquettes.

— Vous allez vous diviser en plusieurs petits groupes. Grands et petits doivent composer ces groupes. Pas question de faire des bandes où l'on ne retrouverait que les meilleurs de la classe. Il faut diviser les forces. Les grands aideront donc les plus petits. Je veux que chacun fasse un effort! Chaque équipe devra répondre à toutes les questions.

Mademoiselle Tremblay attend patiemment que les équipes soient formées. À l'occasion elle intervient pour équilibrer les forces en présence. Au bout de vingt minutes, elle poursuit son intervention.

— Comme nous ferons ce parcours ensemble, j'en profite pour y introduire des éléments d'arithmétique, de géographie et d'astronomie. J'ai ici une carte cadastrale du territoire de la seigneurie. En haut, à droite, vous avez la «rose des vents» et une échelle de distance. Vous pouvez venir la consulter autant de fois que vous en aurez besoin. Je la place bien en vue sur mon pupitre!

— Voici le premier problème, notez-le bien. Le parcours de la course doit avoir une distance totale de trois lieues et demie. Donnez-moi l'équivalent de cette distance en mille anglais! Ensuite, si nous plaçons, à distance égale de trois arpents, des bâtons pour baliser le parcours, combien de bâtons aurons-nous tout au long du parcours?

— Voici le deuxième problème. Pour s'assurer que les concurrents ne prennent pas de raccourci, ils devront prendre une bûchette de la main d'un habitant placé en vigile à



chaque cinquante perches. Combien de bûchettes les concurrents devront-ils avoir en leur possession en fin de parcours?

— Le départ de la course doit se faire devant l'église. Puis, les concurrents devront se rendre au premier pont pour se diriger ensuite vers le petit pont qui enjambe le ruisseau du moulin. Ils s'orienteront ensuite plein nord en passant sur la terre de monsieur Athanase Bergeron et poursuivrons en ligne droite jusqu'au bout du lot. À l'orée du boisé, ils devront bifurquer vers l'ouest pour marcher parallèlement au chemin qui divise le premier rang du deuxième rang jusqu'à la terre de Théodore Borduas. Puis ils descendront vers le sud jusqu'au bord de la rivière. Ensuite, ils suivront la direction de l'île aux fermiers, passeront devant chez Edward Harris et Eustache Lavoie pour terminer leur course devant l'église.

— Voici le troisième problème. Vous allez tracer, avec l'aide de la carte, le trajet emprunté par les concurrents. Une figure géométrique apparaîtra et vous devrez la faire correspondre à une figure que vous avez coutume de voir la nuit lorsque le ciel est bien dégagé. C'est une constellation qui compte, je crois, 7 étoiles. À vous de trouver!

— J'ai encore mille questions à vous soumettre, mais ça suffit pour l'instant. Mettez-vous tout de suite à la tâche!

Mademoiselle Tremblay est contente! Les fourmis sont au travail et elles sont enthousiastes! Quel plaisir de les voir travailler ensemble ! Quel grand bonheur que l'enseignement!

Augustin Lebeau, journaliste



Paris sur la course de raquette

Prologue, dimanche 29 février 1852

Monsieur le curé Chandonnay a bien averti ses paroissiens. Pas de pari pour la course de raquettes, sinon... Il faut croire que plusieurs villageois dormaient lors du sermon, car, dès la fin de la messe, une dizaine d'entre eux se regroupent près de l'enclos où ils ont laissé les carrioles et les berlots. Certes, la fièvre du jeu est plus puissante que les menaces de finir en enfer! Toujours est-il que Léon Simard (toujours le même) a la liste des participants et prend les paris pour la course de raquettes!

Les hommes se bousculent! Tous ont bien une petite idée! Tous ont leur favori! La plupart misent sur Séraphin Marquis. Il sera le gagnant de cette année et ces messieurs de Montréal vont enfin essuyer la défaite.

Mais, Eustache Lavoie (toujours le même) n'est pas du même avis.

— Ben voyons Eustache, tu vas pas encourager un anglais de Montréal, demande inquiète, Athanase Bergeron!

— Non! je ne crois pas au hasard et je pense que la venue du métis dans notre village est un signe du destin. C'est ce monsieur Cloutier qui va gagner la course. L'autre jour, il est venu au magasin. Je l'ai bien regardé et je peux vous dire qu'il est «fait souple et fort». Je suis persuadé qu'il va l'emporter haut la main ou plutôt haut le pied!

— Tu prends des chances de parier sur un inconnu, Eustache, lance ironiquement Léon! Ce n'est pas ton genre! Aurais-tu eu des informations que nous autres on n'aurait pas eues?

— Tu peux dire et croire ce que tu veux! Mais moi je sais reconnaître la valeur d'un homme d'un seul coup d'œil, riposte hardiment Eustache.

Se tournant vers les hommes, Léon ajoute moqueur :

— Hé! les gars, c'est qui qui a gagné l'autre jour, les Rouges ou les Bleus?

— Fais pas ton fin finaud Léon Simard!



Le ton monte et Athanase met fin au rassemblement avant que ça ne dégénère, histoire de ne pas mettre la puce à l'oreille des commères et des écornifleux.

— Allez ouste! Que chacun retourne chez soi et, attention, y faudrait pas que monsieur le curé tombe sur cette liste de paris. Parce qu'on aurait de la misère à se faire pardonner nos péchés!

Augustin Lebeau, journaliste

